

Une fête en larmes

Autor(en): **Prélaz, Catherine**

Objektyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Générations : aînés**

Band (Jahr): **33 (2003)**

Heft 6

PDF erstellt am: **02.06.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

■ «Je me suis promené dans le monde, nez en l'air, mains dans les poches, en pleurant à chaudes larmes. Et en riant aux éclats.» Dans un style savoureux comme la vie, Jean d'Ormesson nous dit que... *C'était bien.*

Une fête en larmes

« Il y a dans toute existence au moins deux interrogations auxquelles se mêle un peu d'angoisse. L'une au début: «Que faire?» Elle m'a tourmenté jusqu'aux larmes. L'autre à la fin: «Qu'ai-je donc fait?» (...) Long-

temps je me suis demandé ce que j'allais faire de moi et des quelques saisons que des puissances inconnues – ou peut-être personne – avaient eu la bonté de m'accorder dans ce coin improbable de l'improbable uni-

vers. Voilà une question qui ne se pose plus. L'affaire est dans le sac. Les jeux sont faits.» Dès les premières lignes, comme à son habitude, Jean d'Ormesson emporte son lecteur dans une réflexion toujours empreinte de tendre ironie. En compagnie de cet écrivain à la plume infaillible, vous croyez le temps d'un instant qu'il vous a juste chatouillé pour vous faire sourire mais, trois mots plus tard, sous cette illusion de superficialité, vous êtes cueilli par une quête de sens profond. Cela ne s'explique pas, mais cela s'éprouve, avec une joie intense à chaque lecture. Qu'il nous émerveille en nous faisant découvrir *La Douane de Mer* – son chef-d'œuvre – qu'il nous conte *Presque rien sur presque tout*, il a ce don extraordinaire de rendre le temps élastique et de nous balader dans un espace à géométrie variable.

Avec son dernier récit – le dernier, vraiment? – l'exercice atteint le coup de génie. Cela a bien failli se nommer *Adieu*, et puis l'auteur qui se prend si peu au sérieux a renoncé à un titre aussi définitif. S'il lui prenait encore l'envie d'écrire? Il semble pourtant bien vouloir se retirer, mais sur la pointe des pieds. Entre nos mains, sous nos yeux, voici donc, par précaution, *C'était bien...* qui est tellement mieux que bien!

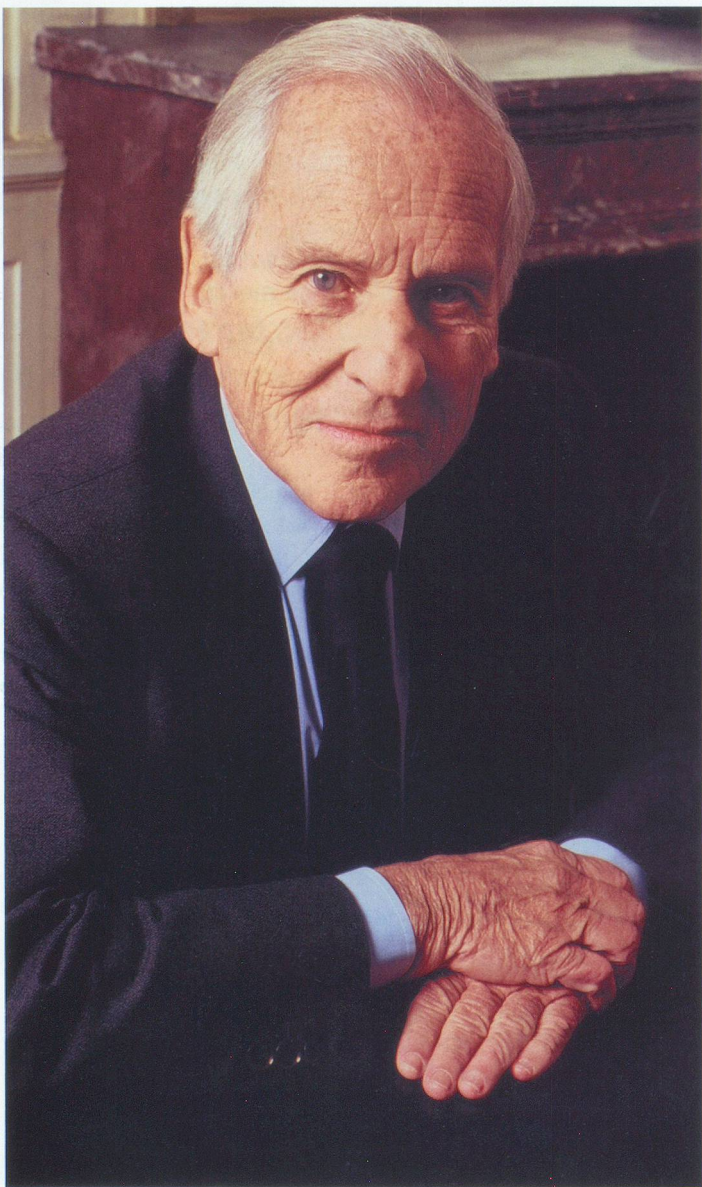
La peur du monde

Cet homme délicieux et quelque peu anachronique – «un peu invraisemblable», reconnaît-il – est né doté d'une particule? Soit, mais jamais il n'en parle, tout au

plus évoque-t-il ce château de Saint-Fargeau – à quelques petits kilomètres à peine du village qui vit naître Colette – échappé à la famille en des temps maussades. C'est qu'il préfère insister sur l'essentiel, un peu ennuyé de ne savoir qui remercier pour être né avec un si joli don pour la vie. «Je m'éveille le matin, écrit Montequieu, avec une joie secrète, je vois la lumière avec une espèce de ravissement. Tout le reste du jour, je suis content.»

Jean d'Ormesson n'est pourtant pas le doux naïf dont il peut donner l'image. Le siècle qu'il a traversé n'a pas manqué de s'embourber plus souvent qu'à son tour; il le sait, il l'évoque. «La vie m'a toujours paru délicieuse – et le monde, plein de larmes.» Et il ajoute: «S'imaginer que le bonheur est à jamais derrière nous, soutenir que le progrès est une illusion, voir l'avenir comme une menace constitue un des signes les plus sûrs de la sénilité. Nous sommes la proie depuis toujours de deux tentations symétriques et funestes: l'angélisme et le désespoir. Au-delà d'un optimisme et d'un pessimisme également sans fondement, la vie a toujours été et sera toujours une souffrance – et elle est un miracle: elle est une fête en larmes.»

Cette fête en larmes, il l'aura traversée dans un semblant de légèreté. Que faire? Rien, ou presque. Avancer le nez au vent, aimer «les bains de mer, les femmes et les livres. (...) J'étais mal pris. Mon père avait trois dieux: le devoir, le travail et l'Etat.» Rebelle à toute carrière, le jeune Jean d'Ormesson choisit les étu-



J. Sassie
Jean d'Ormesson.

des, comme un alibi. «Ce que j'aimais surtout en elles, c'était qu'elles retardaient mon entrée dans un monde réel que je craignais par-dessus tout.»

Le rebelle n'est pourtant pas aussi paresseux qu'il y paraît. Il rêve de comprendre le monde, commence par l'histoire, poursuit en lettres. En littérature, il fera ses plus belles rencontres, dont celle d'un destin d'écrivain. «Mes rêves oscillaient entre presque rien et presque tout. Et ils étaient si flous que le jour allait venir où je ne pourrais rien faire d'autre, pour tenter de retrouver un peu de réalité, que de me mettre à écrire. (...) Je suis entré en littérature par une porte assez basse. Une folie m'avait pris: fatigué de n'être rien, je voulais être connu.»

L'ironie du patriarcat

La suite, les lecteurs la connaissent. Chacun de ses livres est un cadeau, jusqu'à ce dernier où, rassurez-vous, Jean d'Ormesson ne se contente pas de contempler son nombril. C'est même un exercice qu'il pratique peu. Au

contraire, il dit rougir de sa «médiocrité» et porte son regard bien plus loin, fasciné par cette science qui depuis le 20^e siècle chamboule notre monde. «L'homme est la première créature – et peut-être la seule – à mettre le bordel dans la création.»

Du big-bang à la mort du soleil, Jean d'Ormesson nous emmène de son nombril au cosmos, hanté par la question de savoir si nous sommes les seuls à penser cet univers qui nous dépasse. Quant à lui... «Voilà que je suis un doyen, un mandarin, une sorte de patriarche au rabais que de jeunes écrivains assurent de leur respect. Pourquoi? Parce que j'ai évité de mourir. Pour la seule raison que je n'ai pas disparu et que j'ai persévéré dans l'être, je suis passé insensiblement, de façon un peu mystérieuse, du statut d'apprenti ambitieux au statut de maître vénéré ou peut-être plutôt, en d'autres termes, de celui de jeune con à celui de vieux con.»

Catherine Prélaz

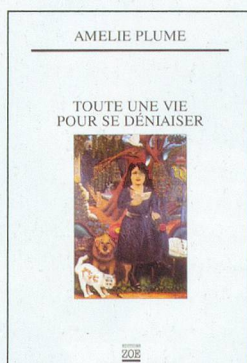
» C'était bien, Jean d'Ormesson, Editions Gallimard.

Plume double

Elle est vive, drôle et réaliste, la plume d'Amélie. La satire sociale, conjugale et familiale, elle adore. Pourtant dans son dernier récit, l'écrivain genevois Amélie Plume ne se confronte pas aux autres, mais à elle-même, à sa petite voix intérieure qui ne la lâche pas d'une semelle. Cette petite voix, elle l'a surnommée «la mégère». Entre elles deux, le dialogue se fait tout à la fois conflictuel et intense, ironique et profond. «Mégère, grâce à toi j'ai grandi en sagesse. – Ah bon! – Il y a quelques jours, j'ai admiré des peupliers dans un devenir automnal certain. Et il m'a subitement paru évident, cohérent,

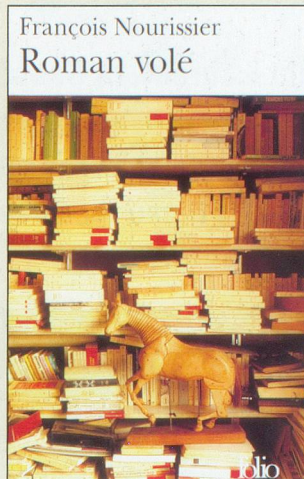
chère Mégère, que si l'on veut admirer le flamboiement automnal, on devrait accepter l'idée de perdre l'été.»

» *Toute une Vie pour se Dénier*, Amélie Plume, aux Editions Zoé.



Notes de lecture

Nourissier dépouillé



Ses deux derniers récits ont de quoi émouvoir. François Nourissier – un demi-siècle d'écriture et la présidence de la célèbre Académie Goncourt de 1996 à 2002 – y conte des expériences de vie, de sa propre vie. Tout récemment paru en collection Folio, *Roman volé* évoque l'état d'esprit d'un homme dont la maison a été cambriolée, d'un écrivain dont le manuscrit en cours d'achèvement a disparu. «Il nous est arrivé déjà, de retrouver notre maison portes béantes, tous les tiroirs retournés et vidés sur le sol. (...) Dépossession. Une sensation à nulle autre pareille, intense, révoltante, mais qui ne met en jeu, dans le cas d'un cambriolage, que des humiliations subalternes. Plus troublantes sont celles, aiguës, étouffantes que l'on redécouvre chaque fois qu'une force étrangère, au creux secret de nous-mêmes, impose sa loi.»

Cette «force étrangère» semble annoncer le récit suivant, tout juste paru, ce remarquable *Prince des Berlingots*, où le style de Nourissier se frotte à l'impitoyable «Miss P.». C'est ainsi qu'il surnomme la maladie de Parkinson... «Je me sens prisonnier d'une maladie, qui prend son temps, donc qui me donne

du temps. Et j'ai envie de bien connaître ma prison», confie l'auteur qui ajoute: «La maladie m'a obligé à mettre un certain ordre dans ma vie, à essayer d'écarter les faux-semblants et les vanités pour les remplacer par un peu de solitude et de réflexion.» François Nourissier à l'heure du dépouillement, c'est aussi une leçon de dérision.

» *Prince des Berlingots* et *Roman volé*, François Nourissier, chez Gallimard.

L'enfance écrite

Depuis *La Part d'Ombre*, son premier roman paru en 1988, Sylviane Châtelain s'est acquis des lecteurs fidèles touchés par un style original et d'une grande poésie, que divers prix littéraires ont salué. Après *L'Etrangère*, un recueil de nouvelles, elle nous revient avec *Le Livre d'Aimée*, un trésor tendre et violent comme l'enfance, mais aussi une très belle réflexion sur l'écrit, sur la place du livre dans nos vies.

» *Le Livre d'Aimée*, Sylviane Châtelain, chez Campiche.

C. Pz

